

Le Doorman



© Carole Parodi

| ROMAN
 | 11,5 × 21,7 CM
 | 384 PAGES
 | MISE EN VENTE
 | 3 FÉVRIER 2021
 | 978-2-330-14427-2
 | 9 782330 144272

Quand on lui propose un poste de doorman, de portier dirions-nous à Paris même si ces fonctions ne se ressemblent pas d'une rive à l'autre de l'Atlantique, Ray est déjà intégré, attaché à New York. Ce poste lui est proposé par une femme, propriétaire au 10 Park Avenue, cette tour de Babel qui fut à l'origine un grand hôtel. Et c'est là que cet homme passera cinquante ans de sa vie, au cœur d'une ville où il ne cessera de se promener et d'observer ce qui ne se passe nulle part ailleurs tant il s'agit du reflet d'un imaginaire collectif incomparable.

“Le 10 Park Avenue est un ancien hôtel. Construit dans les années 1930, il a été reconverti, comme nombre de ces grands bâtiments édifiés dans le New York de l'entre-deux-guerres, en immeuble d'habitation. Après toutes ces années à mon poste de doorman, je reste surpris par la pénombre du grand hall quand, les jours d'été, je laisse derrière moi l'avenue brûlée de soleil. Tourne la large porte à tambour et c'est entrer dans un autre monde, retrouver un passé luxueux figé en couleurs sombres, bois, cuivre et velours. La réception du concierge est restée la même depuis les riches heures oisives, où escarpins et richelieux vernis foulaient élégamment le sol à damier noir et blanc. Derrière le comptoir de marbre, le mur de bois sculpté en arabesques compliquées garde la marque des clés des chambres et l'empreinte de missives aux couleurs pâles. Depuis les années 1950, les crochets de cuivre sont inutiles et les niches cirées muettes.

Les voyageurs de passage sont aujourd'hui des résidents, la plupart d'entre eux propriétaires d'appartements de diverses superficies mais au standing à peu près égal. La moyenne d'âge est plutôt élevée, la population aisée, le 10 Park Avenue est une adresse sinon prestigieuse du moins recherchée, telle qu'elle sera définie à l'aube du XXI^e siècle, quand la fièvre immobilière s'emparera de la ville. Sur vingt-deux étages, les cent dix logements diffèrent selon le goût de chacun, classique, excentrique, minimaliste, kitsch. Il y a le style américain, le genre européen, anglais ou français, l'ambiance orientale, quelques capharnaïms qui tiennent plus du garde-meuble d'antiquités que du lieu de vie. Je les découvrirai peu à peu.

En cette année 1965, quelques mois après ma prise de fonction, je n'ai pas encore visité tous les domiciles. Il m'est arrivé quelquefois d'apporter mon aide, chargé de paquets, de bagages, ou de pousser la chaise roulante de Mme Raider lorsque celle-ci est revenue de l'hôpital. Mais mon service s'est arrêté sur le seuil de la porte. De même, si j'ai l'obligation et le devoir, par mon poste, à la fois d'accueil et de vigie, de mettre un nom sur chaque résident de l'immeuble, je ne connais pas, pour l'instant, tous les habitants. Cela dépend de l'heure de mon service.”

(extrait)

L'AUTEUR

Le Doorman est le premier roman d'une femme dont l'étonnante virtuosité littéraire vient peut-être de sa fréquentation, elle est comédienne, des vies réelles comme imaginaires lointaines et étrangères. À moins qu'il ne s'agisse de l'attachement à cette ville qu'elle parcourt nuit et jour depuis longtemps.

Le Doorman

Ray quitte l'Algérie en août 1961, à presque vingt ans, il n'a aucune envie de s'installer en France. Son père rafflé à Nice est mort en 1942, sa mère est assassinée à Oran en 1962. Ray sauve donc sa peau en montant sur un paquebot pour la France, ce pays qui n'est à ses yeux que la terre d'une double violence qu'il préfère contourner. Ainsi part-il pour New York, il en a la possibilité. Et c'est en 1965 qu'il débarque dans cette ville familière à tous les imaginaires, parfait territoire d'anonymat, espace monde de contrastes, de sangs mêlés où jour et nuit l'essaim humain bourdonne, où les langues voguent au fil de torsions mélodieuses sous l'anglais partagé – une ville où il lui est possible de promener sa mélancolie et de mettre toute perspective de nostalgie à distance.

Dans un premier temps Ray vit de petits jobs et s'intègre, non seulement à la multitude de ceux qui arrivent ou sont là depuis longtemps, mais aussi aux paysages. Car New York, dans les années soixante, arbore une constellation de panoramas urbains en pleine mutation et au centre desquels sa population tanguait et se débat face à l'uniformisation consumériste.

Ray est un promeneur, un marcheur du dimanche et des heures de pause. Avec son ami Salah il arpente les rues new-yorkaises, les artères, les quais et les quartiers,

il traverse les ponts pour le seul plaisir de regarder, d'entrevoir et d'entendre ces vies d'ailleurs ici rassemblées sous couvert de libertés et d'espoirs.

Quand on lui propose un poste de doorman – de portier dirions-nous à Paris même si ces deux fonctions ne se ressemblent pas d'une rive à l'autre de l'Atlantique – Ray est déjà intégré, invisible new-yorkais. Ce poste lui est proposé par une femme que ce roman révèle comme il dira l'histoire de quelques figures inoubliables : propriétaires au 10 Park Avenue, véritable tour de Babel qui fut à l'origine un grand hôtel mais qui depuis les années cinquante n'est plus qu'un immeuble d'habitations pour une population plutôt aisée, plutôt âgée et donc empreinte d'une mémoire que la littérature et le cinéma ont si bien *fabulée*. L'histoire de Ray est celle d'un doorman immobile mais insatiable marcheur, dans cette constellation d'humanités mêlée au cœur d'une ville dont elle redessine la beauté.

Entre Singer, Henry Roth, et Elia Kazan, ce roman caracole de personnages en paysages et déroule dans son sillage les rubans de l'exil. Il explore New York au xx^e siècle où se diffracte l'identité de Ray, puis il court encore et se déploie au fil des premières décennies du XXI^e siècle : jusqu'à ce que cet homme soit devenu vieux. Car c'est alors seulement qu'il partira.